

La pièce de Brasillach, «La Reine de Césarès», a soulevé un tumulte d'où l'Art était absent. Deux de nos collaborateurs nous présentent les aspects contradictoires de cette querelle. Dans cette page de notre journal qui est la page de l'intelligence réfléchie, nous la soumettons à votre appréciation.

LE COMITE DE REDACTION.

LES SERVITUDES DE LA LIBERTÉ ...

Pour garder les nouveaux, et très démocratiques, camps de concentration, vous pensiez aux pinocchios de M. Massu. Détrompez-vous, camarades, car votre erreur est grande, et tremblez: Robert Brasillach va revenir sur cette terre et vous conduire au gniouf, les baïonnettes des S.S. dans les fesses.

C'est pour le moins ce que prétendent certains qui disent aussi avoir offert leur sang pour défendre la liberté contre le nazisme et qui vont jouer les trouble-fête, comme un quelconque Biaggi dans un meeting de Mendès-France, lorsqu'un théâtre parisien présente une pièce de feu Brasillach, «*La Reine de Césarée*».

Parmi ces casseurs de sous-préfecture, se trouvait le camarade Daniel Meyer. Sans lui faire de concession, nous trouvons sympathique de le voir se rebeller contre une discipline qui lui pesait. Même si cette rébellion se donnait pour cadre le Palais Bourbon et les instances d'un parti politique, ce qui en diminuait fortement la portée. Les adversaires de nos ennemis ne sont pas obligatoirement nos amis mais cela nous plaisait assez de voir mettre des bâtons dans l'auréole de saint Robert, maître après Dieu en Alger.

Nous passerons donc par profits et pertes notre sourire complice, car l'homme politique et patriote ressemble éternellement à son portrait figé. A tout moment, il veut prêter vie à l'aphorisme tristement célèbre: «*La liberté est pour ceux qui l'ont gagnée*». Nous avons expérimenté où cela conduit. Nous savons qu'à Berlin, en 1933, les S.S. l'avaient gagnée... la liberté. Et Franco, à Madrid, en 1939. Et Kadar, à Budapest, en 1956. Comme sont en train de la gagner les assassins algériens de syndicalistes algériens en même temps que les paras chéris de Robert Lacoste. Camarade Daniel Meyer, la trouvez-vous si belle, la liberté, sous leurs caresses?

Apparemment, «*La Reine de Césarée*» contient des répliques violemment antisémites. Indéniablement Brasillach était ce que nous pouvons appeler un salopard. Et alors? Ce ne sont pas les hurlements de ses amis présents qui nous en dissuaderons.

Camarade Daniel Mayer, cette liberté à votre goût nous apparaît avec une gueule de tubarde. Elle est passée par Buchenwald et ne s'en est pas relevée, car elle était déjà faible de constitution. Et c'est ce que nous lui reprochons.

N'allez surtout pas prétendre que nous tenons le même langage que Tixier-Vignancour alors que ce n'est pas vrai et qu'en cette circonstance, vous vous êtes conduit exactement comme il aime tant le faire. Pour ma part, le fait de penser, à un moment donné, comme un adversaire, fût-il le pire, me laisserait d'ailleurs absolument indifférent. C'est cela être libre. Nous n'oublions pas qu'on nous accuse aussi de soutenir le nationalisme arabe quand nous dénonçons les ignobles salopards de la villa Susini.

D'autre part, il est tristement indéniable que si Tixier-Vignancour, Biaggi, Brasillach et autres sabreurs n'existaient pas ou n'avaient pas existé, il faudrait les inventer. Premièrement, et bien que les dirigeants de la S.F.I.O. y suffiraient presque, pour ne pas risquer d'oublier qu'on n'a pas encore trouvé de limite à l'imbécillité humaine. Deuxièmement, et nous voulons croire que vous y tenez, pour montrer que le parti socialiste n'a pas encore le monopole du fascisme.

Camarade Daniel Mayer, portons à votre décharge que vous sentez le mal fondé de votre attitude puisqu'en définitive vous vous retranchez derrière le manque d'opportunité: «C'est trop tôt » (1). Cependant, s'il n'est malheureusement jamais trop tard pour être abattu par un S.S. ou un para, il n'est jamais trop tôt pour apprendre à ne pas se conduire comme eux.

Marc PREVOTEL.

(1) «*L'Express*», 28-11-57.